



ASp
la revue du GERAS

74 | 2018
Diachronie et anglais de spécialité

Pierre Frath, José Carlos Herreras (dir.),
Plurilinguisme et créativité scientifique

Hallennes-lez-Haubourdin : Thebookedition.com, 2017

Philippe Millot



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/asp/5174>
ISSN: 2108-6354

Publisher

Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité

Printed version

Date of publication: 1 November 2018
Number of pages: 198-204
ISSN: 1246-8185

Electronic reference

Philippe Millot, « Pierre Frath, José Carlos Herreras (dir.), *Plurilinguisme et créativité scientifique* », *ASp* [Online], 74 | 2018, Online since 01 November 2018, connection on 02 November 2018. URL : <http://journals.openedition.org/asp/5174>

This text was automatically generated on 2 November 2018.

Tous droits réservés

Pierre Frath, José Carlos Herreras
(dir.), *Plurilinguisme et créativité
scientifique*

Hallennes-lez-Haubourdin : Thebookedition.com, 2017

Philippe Millot

REFERENCES

Frath, Pierre & José Carlos Herreras (dir.). 2017. *Plurilinguisme et créativité scientifique*.
Hallennes-lez-Haubourdin : Thebookedition.com. 138 pages. ISBN 978-2953-72991-7.

- 1 « Les partisans du plurilinguisme ont encore du pain sur la planche... ». Cette phrase est la dernière d'un ouvrage tout à fait bienvenu à l'heure où l'enseignement-apprentissage des langues fait l'objet de nombreux discours de façade dans les établissements de l'enseignement supérieur et de la recherche et où les actions réellement favorables au développement du plurilinguisme font, il faut bien l'avouer, plutôt défaut. Le plurilinguisme est ici envisagé non pas dans une problématique d'ensemble, mais sous l'angle pointu et original du rapport très étroit qu'il entretient avec la créativité scientifique. Peut-on inventer, créer et découvrir dans une autre langue que la sienne ? Et si la réponse est positive, dans quelle mesure ? Les réponses sont tranchées, souvent profondes, et les constats régulièrement sévères, notamment lorsqu'ils concernent l'anglais, une langue qui porterait une grande responsabilité dans la baisse de la créativité scientifique à l'échelle mondiale.
- 2 *Plurilinguisme et créativité scientifique* est l'aboutissement d'une journée d'étude organisée en octobre 2013 par le Pôle recherche de l'Observatoire européen du plurilinguisme. Il comprend un éditorial par Pierre Frath et José Carlos Herreras, une série de contributions par dix chercheurs de disciplines différentes, le compte rendu d'un débat oral, ainsi que la recension d'un ouvrage phare sur la question du plurilinguisme. Une bibliographie générale et un index auraient certes été utiles, mais il semble que la priorité ait été donnée à la présentation de points de vue sur la question, chaque point de vue n'étant d'ailleurs pas toujours étayé de références. Il n'en demeure pas moins que cette prise de parole collective est particulièrement éclairante tant elle émane à la fois d'experts du plurilinguisme et de scientifiques confrontés au problème concret de la diffusion de leurs découvertes dans une autre langue.
- 3 Le premier chapitre de l'ouvrage est confié au mathématicien **Laurent Lafforgue**. Son essai est un plaidoyer pour le maintien du français qui, selon l'auteur, serait la source même de la créativité des mathématiciens français, car elle est « enracinée dans la culture, dans toutes ses dimensions – linguistique, littéraire, philosophique, religieuse même » (p. 20). Toutefois, l'auteur de la deuxième contribution montre que cet enracinement n'est pas sans poser quelques problèmes pour la science contemporaine. Selon **Jean-Marc Lévy-Leblond** en effet, la perte de la formation culturelle des scientifiques d'aujourd'hui, ajoutée à la recherche d'efficacité et de rapidité dans la communication des résultats de la recherche, affaibliraient profondément la créativité scientifique. Contrairement à leurs homologues du XIX^e siècle, les scientifiques du XXI^e ne disposeraient plus de leur langue (maternelle) ni du temps nécessaire pour remettre en question les concepts qu'ils utilisent, ce que l'auteur désigne par « une critique épistémologique qui assumerait pleinement sa dimension linguistique, ou tout au moins,



terminologique » (p. 29). L'auteur du deuxième chapitre souligne ainsi le grand intérêt que peut revêtir l'effort terminologique qui présente à la fois l'avantage de limiter les malentendus et celui de faire progresser le travail de conceptualisation.

- 4 Le caractère hautement culturel, vernaculaire pour ainsi dire, des langues de spécialité, est rappelé par **Marco Zito**, physicien des particules. Dans sa contribution, le chercheur italien relate les pratiques linguistiques de sa communauté qui travaille autour de projets rassemblant des chercheurs de dizaines de nationalités différentes. Il est alors intéressant de voir que ces projets forment des communautés de physiciens possédant leur propre « communale » (p. 36) constitué de sigles et d'abréviations parfois si opaques qu'il faut, au sein d'une même communauté, « faire un effort pour se faire comprendre, même face à un groupe spécialistes du même domaine » (*idem*). Dans ces communautés, l'anglais joue le rôle d'une *lingua franca* extrêmement spécialisée certes, mais cette variété est loin d'être la seule : le français est également très répandu et le physicien italien admet s'adresser avec grand plaisir à ses compatriotes dans sa langue maternelle. Le rôle de cette dernière est d'ailleurs considéré par l'auteur comme un élément fondamental pour la créativité scientifique. L'auteur avance en effet l'hypothèse selon laquelle il y aurait un lien très fort entre le « travail scientifique créatif », les langues et « les structures profondes de notre esprit » (p. 36). Cette hypothèse le mène à affirmer que l'uniformisation linguistique constituerait « un risque majeur d'appauvrissement culturel et scientifique » (p. 27).
- 5 **Philippe Regnier**, dans le quatrième chapitre de l'ouvrage, n'aborde pas directement cet appauvrissement, mais traite des facteurs ayant conduit à l'hégémonie de l'anglais en France dans le domaine de la biologie moléculaire. Ce spécialiste témoigne de la manière dont l'anglais a accompagné et contribué au développement très rapide de ce domaine marqué, comme pour le cas précédent, par des projets de grande envergure sur le génome, réalisés à l'échelle internationale. L'auteur attire plus particulièrement notre attention sur un système de publications des résultats qui, parce qu'il est intimement lié au facteur d'impact des revues, place l'anglais en situation de monopole. Dans ce témoignage, l'utilisation de l'anglais pour la communication scientifique est vécue comme une pression considérable exercée sur les chercheurs dont la carrière dépend certes de la qualité des travaux, mais également de leur « maîtrise de l'anglais » (p. 41). Le lecteur devinera à travers ces lignes une invitation très claire à consolider la place des études anglaises au sein des filières scientifiques. Toutefois, l'article s'achève, assez curieusement au vu du propos principal, sur l'importance de la langue française et sur la nécessité d'accorder à cette langue une place tout aussi privilégiée qu'à l'anglais car « elle permet au philosophe et au poète mais aussi au scientifique d'exprimer au mieux les nuances et la rigueur de leur réflexion ainsi que l'harmonie de l'univers qu'ils contribuent à décrypter » (p. 41-42). C'est à ce moment-là que le titre « Biologie et/or biology : Témoignage d'un schizophrène » prend tout son sens.
- 6 Selon **Ralph Mocikati**, la situation en Allemagne est encore plus radicale car l'anglais possède désormais le statut de langue quasi officielle de l'enseignement supérieur. Depuis peu, l'anglais est devenu la langue d'échange dans certains colloques nationaux « n'ayant que des participants de langue maternelle allemande » (p. 44). Le fléchissement du statut de la langue allemande comme langue nationale en Allemagne pourrait s'accélérer avec l'augmentation du nombre de formations où l'anglais est devenu la langue d'enseignement. Face à ce constat relativement alarmant, l'auteur plaide pour la mise en place d'une politique linguistique active dont il dessine quelques contours. Cette politique

place le plurilinguisme comme un objectif fondamental à l'université car il serait un garant de la pluralité de la pensée.

- 7 Le texte de **Heinz Wismann** est le décryptage d'une intervention faite en 2013 dans laquelle l'auteur n'aborde pas la question du plurilinguisme en tant que tel, mais celle du rôle fondamental de la langue « historique », « vivante » et « poétique » en sciences humaines et sociales. L'auteur décrit comment certaines disciplines comme la sociologie sont issues de l'appropriation (puis du détournement) de termes par ses figures de proue. Wismann montre par exemple que l'appropriation du terme « champ » par Bourdieu – que ce dernier emprunte à la physique – est guidée par l'intérêt de démontrer le caractère polarisant de la société. La métaphore peut ensuite être développée, appliquée à des cas individuels, mais également réfutée par d'autres et permettre ainsi le progrès scientifique. Même si l'auteur n'aborde pas directement le sujet, le lecteur comprendra à quel point la maîtrise d'une langue vivante ou historique constitue le préalable à toute conceptualisation. Le texte forme donc un véritable plaidoyer contre ce que l'auteur nomme « l'illettrisme scientifique » et qu'il définit comme une incapacité à confronter « des options possibles dans l'utilisation scientifique des termes qui sont tous, en réalité, des métaphores » (p. 52).
- 8 Dans « Pourquoi l'anglais ne peut que progresser en France ? », **José Carlos Herreras** attire notre attention sur une catastrophe possible, celle d'un monde socio-économique et éducatif européen exclusivement tourné vers l'anglais et conduisant, outre à l'appauvrissement des idées, à la disparition des langues nationales dont certaines prendraient le triste statut de « langue morte ». Chiffres officiels à l'appui, l'auteur présente minutieusement la dégradation de la situation du plurilinguisme : baisse significative, à l'échelle européenne, de la représentation des langues autres que l'anglais dans la plupart des institutions, et son corollaire, l'imposition de l'anglais comme seule langue étrangère dans la plupart des contextes. Parmi les facteurs évoqués, l'auteur indique l'abandon très précoce d'une politique de plurilinguisme européenne dont les répercussions sont aujourd'hui très profondes. Un autre facteur, qui n'est pas sans rapport avec le premier, est celui des politiques éducatives nationales qui, par « idées reçues », par « simplicité » ou pour des raisons économiques, imposent l'anglais comme langue d'apprentissage parfois unique. Dans un développement sur la politique linguistique à l'université, l'auteur montre les limites de l'anglicisation de certaines formations qui seraient présentées de manière attractive mais qui, au fond, atteindraient des limites bien tangibles, comme le manque de compétence des spécialistes d'autres disciplines pour enseigner leur discipline en anglais, ou encore l'exclusion des autres langues, sans que cela ne soit véritablement justifié.
- 9 Dans son « Anthropologie de l'anglicisation des formations supérieures et de la recherche », **Pierre Frath** explore les effets dévastateurs de la banalisation inconsciente de l'anglais dans le monde universitaire européen. La perte de terminologies et de domaines et celle de la mémoire et de la créativité font partie des premiers effets cités. En cela, l'article de Frath fait clairement écho aux autres contributions de l'ouvrage. L'auteur attire toutefois notre attention sur des effets contre-intuitifs tels que le fait que l'anglicisation freine la circulation des idées puisque cette langue, comme toute autre d'ailleurs, inscrit la pensée dans le cadre nécessairement limité de son fonctionnement. Un autre effet assez inattendu de la domination de l'anglais sur les autres langues de production universitaire concerne le développement d'une scolastique au sens péjoratif du terme, c'est-à-dire l'émergence d'une science « académique, formelle et verbeuse »

(p. 78). Avec l'anglais comme langue unique de travail entre scientifiques, la pensée de ces derniers serait en effet moins guidée par la recherche de l'originalité que par celle de la conformité à des cadres anglo-saxons bien établis, sources de prestige individuel. L'auteur mobilise alors la théorie psychanalytique de l'inconscient pour explorer les racines profondes de l'anglicisation quotidienne des esprits et évoque son propre traumatisme, celui de la disparition de sa langue maternelle, l'alsacien. Frath lance alors l'alerte : le français pourrait bien connaître le sort de l'alsacien qui, à une certaine époque désormais bien révolue, jouissait du statut de langue maternelle et dont personne n'aurait prévu la relégation. Face à ce constat inquiétant, l'auteur avance des pistes constructives pour l'avenir d'un monde plurilingue fondé sur le multilatéralisme et la coopération entre pays. Il s'inscrit également dans une conception plutôt novatrice de l'anglais *lingua franca* qui pourrait être utilisé « dans les journaux scientifiques en anglais, pas forcément contrôlés par les Anglo-Saxons » (p. 87).

- 10 Cette conception de l'anglais est partagée par **Panagiotis G. Kimpas** dans « Aspects diachroniques et synchroniques du grec en tant que langue culturelle : terminologie, néologie, purisme ». L'auteur y défend une vision dichotomique des langues entre, d'une part, des « langues de service » qu'il définit comme des langues officieuses, employées dans des contextes technologiques et scientifiques, et, d'autre part, des « langues de culture » qui, contrairement aux « langues de service », s'inscrivent dans l'histoire nationale et sont porteuses d'une identité locale. Selon l'auteur, l'approche diachronique permet de mettre en évidence des rapports complexes entre ces types de langue. Le cas du grec est sur ce point tout à fait intéressant puisque cette langue a possédé – possède encore – le statut de langue de service au sens où elle contribue à la création de nombreux termes scientifiques et techniques en même temps que cette langue, en tant que langue culturelle, emprunte des termes dans d'autres domaines, comme l'économie ou l'informatique, à l'anglais comme langue de service. Face à cette analyse, l'auteur présente l'importance de la régulation linguistique à l'échelle nationale qui, comme c'est le cas en Grèce, peut soutenir la création de termes nouveaux, notamment sur la base du vocabulaire ordinaire.
- 11 La régulation linguistique figure également au cœur du propos de **Philippe Blanchet** dans « De l'importance du plurilinguisme dans l'élaboration et la diffusion de recherches innovantes en sciences humaines et sociales » (SHS). À la lumière des travaux de Pierre Bourdieu et de ceux de Louis-Jean Calvet, l'auteur présente les dangers que représente le tout anglais dans les SHS : problèmes d'intercompréhension entre chercheurs, tendance à la simplification, imposition d'un « monolinguisme international » synonyme pour l'auteur d'un réel repli de la communauté scientifique sur elle-même. Comme Pierre Frath l'indique également, ce recours à une langue qui n'est pas pleinement comprise par tous pose le problème de l'appropriation des connaissances par une communauté largement située dans l'hémisphère nord, au détriment de communautés linguistiquement plus défavorisées.
- 12 L'avant-dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la transcription *verbatim* d'un débat dont on comprend qu'il s'est déroulé au moment de la journée d'étude consacrée à ce thème¹. Ce débat permet d'appuyer une dernière fois, de manière moins formelle et souvent polémique, les propos structurés qui précèdent. Plus particulièrement, les anglicistes de spécialité apprécieront la distinction faite entre trois types d'anglais. Le premier est le « *globish* », synonyme d'une maîtrise très imparfaite du système anglais. La deuxième est l'anglais *lingua franca*, une forme d'appropriation fonctionnelle permettant

la communication entre spécialistes. La troisième est « l'anglais que parle les vrais Anglais » (propos de Heinz Wismann, p. 115), une forme si individualisée de la langue qu'elle en devient pour ainsi hors d'atteinte pour les allophones. Dans ce continuum et selon les auteurs, la place du curseur rendant possible la créativité scientifique se trouve quelque part entre les deux dernières catégories (*lingua franca* et « vrai anglais ») et bien sûr, en dehors du système, c'est-à-dire dans les multiples langues maternelles dont la maîtrise est également fondamentale pour l'expression de cette créativité.

- 13 L'ouvrage s'achève sur la recension d'un ouvrage dirigé par Hervé Adami et Virginie André, intitulé *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : Regards pluridisciplinaires*. Cette manière de terminer l'ouvrage de Frath et Herreras nous a semblé quelque peu curieuse à première vue, mais l'on comprend rapidement que la recension permet d'ouvrir le débat sur des questions politiques profondes, liées au plurilinguisme. Ne souhaitant pas faire la recension d'une recension ici, nous soulignons les points qui nous ont semblé particulièrement pertinents pour les linguistes de spécialité, les anglicistes en particulier. Le premier concerne le laisser-faire dans les politiques linguistiques qui placerait l'anglais en position de force dans les institutions (entreprises, écoles, etc.) et atténuerait fortement les objectifs fondamentalement plurilingues du cadre européen. Pour Frath, auteur de la recension, cette atténuation est non seulement dévastatrice pour les autres langues, mais également très coûteuse pour les institutions. En effet, la concentration des efforts financiers sur l'anglais conduit mécaniquement à une baisse d'efficacité scientifique et pédagogique à grande échelle. À cette baisse d'efficacité s'ajoute également le phénomène de « ringardisation » des autres langues dénoncé à plusieurs reprises dans l'ouvrage. La politique du « tout anglais » tendrait ainsi à reléguer les locuteurs d'autres langues au statut de « minorité linguistique » et à laquelle des droits, comme celui de voir leur langue enseignée en LV2 ou en LV3, seraient accordés du bout des lèvres par des classes sociales relativement peu soucieuses de défendre un plurilinguisme réel. Face à cette analyse bourdieusienne qui s'inscrit dans la longue veine critique de certaines études sociolinguistiques (Calvet 1999), Frath propose une solution concrète pour lutter contre cette tendance qui, selon lui, serait parfaitement réversible. Cette solution repose sur une distinction à la fois fine et pragmatique des langues entre elles à partir de leur histoire et du rôle qu'elles jouent dans la société globalisée : anglais *lingua franca*, langues universelles (français, allemand, italien...), autres langues nationales (langues « modimes »), langues patrimoniales et langues classiques. Outre cette typologie, Frath suggère que l'anglais ne soit plus enseigné comme une LV1 par défaut, mais qu'il prenne le statut de LV2 ou LV3 au côté de langues dont la présence sur la carte des formations dépendra de facteurs de terrain, liés à la géographie et aux partenariats internationaux. Cette proposition révolutionnaire nous a semblé tout à fait porteuse pour les universités françaises car en même temps qu'elle atténue la pression des effectifs exercée sur les anglicistes, elle ouvre une voie très favorable au développement d'autres langues dont certaines sont tout simplement menacées de disparaître de l'enseignement supérieur.
- 14 En dépit de quelques problèmes de forme mineurs (modifications intempestives de tailles de police, numéros de notes de bas de page placés en indice, absence d'index, bibliographies non harmonisées), cet excellent ouvrage pourrait bien constituer le volet linguistique d'une éthique de la communication scientifique. En effet, la créativité est si dépendante de la langue que la glorification d'un « monolinguisme international » plonge les scientifiques dans un dilemme profond et quelque peu bouleversant. Alors que ces derniers souhaitent exercer leur créativité dans un contexte scientifique mondialisé, ils

doivent renier la langue qui en est la source. En cela, l'ouvrage fera clairement écho à l'expérience de nombreux anglicistes de spécialité confrontés dans leur vie quotidienne aux sentiments de frustration, parfois de mal-être, de certains collègues spécialistes dont l'anglais n'est pas assez bon pour communiquer et développer une identité scientifique crédible au niveau international.

- 15 Cette réalité aurait pu être abordée plus frontalement dans l'ouvrage à travers, par exemple, la contribution d'anglicistes spécialisés dans l'analyse du discours scientifique. Cette absence nous semble constituer une pièce manquante au débat au demeurant tout à fait passionnant. Ce type de contribution aurait sans doute permis d'atténuer certaines oppositions (entre « langue de culture » et « langue de service » par exemple) qui, nous semble-t-il, résistent assez mal aux efforts de conceptualisation de l'anglais de spécialité, notamment les plus récents (Saber 2016). L'étude des cultures spécialisées dans toute leur profondeur, y compris nationale et institutionnelle, apporte un rempart solide contre le *globish*, la version dégradée de l'anglais, tant critiquée dans l'ouvrage. Ce « parler global » est par ailleurs habilement distingué de l'anglais *lingua franca*, dont nous rappelons ici qu'elle est une variété en cours de conceptualisation (Seidlhofer 2011) et que les auteurs envisagent comme une perspective souhaitable et clairement envisageable.
- 16 Cet ouvrage, d'où jaillissent des personnalités d'horizons linguistiques et scientifiques très divers, nous invite cependant à dépasser les problèmes de communication pour embrasser les questions liées à l'identité des chercheurs dans un contexte scientifique mondialisé, interconnecté et hyperspécialisé.

BIBLIOGRAPHY

CALVET, Louis-Jean. 1999. *Pour une écologie des langues du monde*. Paris : Plon.

SABER, Anthony. 2016. « Éditorial ». *ASp* 69 « Concepts and frameworks in English for Specific Purposes », 1-6.

SEIDLHOFER, Barbara. 2011. *Understanding English as a Lingua Franca*. Oxford : Oxford University Press.

NOTES

1. En effet, le rappel de quelques éléments factuels tels que la date, le lieu ou encore l'identité des intervenants auraient été bienvenus afin que les lecteurs puissent aisément replacer cet échange dans son contexte historique par la suite.

AUTHORS

PHILIPPE MILLOT

Université Jean Moulin Lyon 3, CEL EA 1663, philippe.millot@univ-lyon3.fr